

EUGENE O'NEILL

Fragments

67

Et me voilà isolé,
Inviolé,
Intouchable,
Plus amer encore, irrecevable,
Incapable de donner,
Soustrait à ma solitude
Un seul présent,
Moi-même.

Oh, j'ai essayé de crier!
De donner à la douleur une voix!
D'en faire un chanteur des rues
Donnant la pantomime d'une chanson tragique,
Pour mendier la monnaie habituelle
En retour :
Une oreille
Pour écouter.

Mais quelque chose était mal venu.
La voix
Se transforme en sanglot.
Commence et finit dans le silence.

Comment peuvent-ils entendre
Ce cri qui n'a pas le droit de sortir ?
Ou voir,
En me dévisageant,
Moi dont les yeux sont aveugles et silencieux.

Car en apparence
Je suis un homme paisible,
Impassible,
Objectif,
Sans beaucoup de sentiment,

Me cachant dans une lézarde
De l'esprit.
Comment peuvent-ils voir la larme,
Née sèche et jamais versée,
Ou plaindre le rêve ?
Eh bien, je vais rêver à nouveau :
Je vais espérer
Qu'il y a communion
Parmi les morts.

Oh, j'ai essayé de prier
Dans ma totale absence de foi !
D'enfoncer mes genoux sanglants
Dans la pierre !

(Pas mes vrais genoux,
Vous comprenez,
Ils ne peuvent se plier.)

J'ai crié en suppliant
« Ô Dieu ! »

(Silencieusement,
Vous comprenez,
Car je suis un homme paisible,
qui aspire à la paix
En apparence
Comme je l'ai dit.)

« Ô Dieu
Ô vie universelle
Ô reproduction cosmique ! »

(N'importe quel nom conviendra
Quand tous les noms
Ne sont que des noms.)

« Ô, n'importe quoi
Au-dessus,
Au-delà,
Caché derrière,

Ou enfermé dedans,
Ô écoutez la prière
Que je ne peux dire –
Mon humble prière !»

(Comme si l'orgueil malade
Pouvait atteindre le sommet de la montagne,
Humilité.)

Les échos meurent,
Sans offrir un retour.
(Figure de style,
Vous comprenez.
Il n'y a pas d'échos.)

Tout ceci,
Comme je l'ai dit avant,
Arrive là où il y a du silence ;
Là où moi,
Un homme paisible,
Amoureux de la paix,
Vit paisiblement
Parmi les visions de mes noyés,
Au profond de ma mer silencieuse.

68

Je suis un homme paisible
Qui espère la solitude
Ostensiblement.
S'obstine – frénétiquement
Même dans les cabinets des médecins
Attendant, se sentant vieux
Aussi périmé que les magazines.
Puis admis en sa Présence :
« Oh, Docteur, je suis malade. »
« Vous ? »
Le sourire est amical,
« Manifestement quelque chose est malade,
Votre cerveau, peut-être,
Ou l'estomac,

Ou les reins
Ou les nerfs.
Oui, je vois que vous êtes nerveux
L'esprit, aussi
Nous soignons même ça aujourd'hui.
La science médicale a progressé.
Elle donne à l'esprit des réponses
Qui malheureusement, les cas difficiles
le disent, sont seulement d'autres questions. »
« Oh, Docteur, c'est peut-être
L'âme. »
« L'âme ? »
Le sourire toujours amical
Mais maintenant un peu amusé
Se laissant aller légèrement à la condescendance.
« Oh, c'est votre âme
Qui vous tracasse, n'est-ce pas ? »
« Oui, Docteur, je gis éveillé
Sans sommeil
Je souffre des tourments. »
« Voici une prescription
Un barbiturique inoffensif.
Votre trouble est assez commun :
C'est la guerre.
Tout le monde a la frousse. »

Je sors, en emportant des pilules.

69

La guerre ?
Oh, vous voulez dire les symptômes actuels
De la maladie spirituelle.
Ce n'est rien de neuf.
Ma génération,
Les hommes d'âge bien mûr,
Est née alors que la mort lente
Commençait pour de bon :
Le meurtre scientifique de l'esprit.
Nous avons passé nos vies
À mourir doucement

Pour une liberté,
Nous libérer l'esprit.
Nous avons passé nos vies
À concevoir notre assassinat.
Cette guerre est vieille.
Nous sommes l'ennemi.
Il est notre erreur logique.
Nous l'avons fait ce qu'il est.
Il est notre souhait,
Homme libre,
Émancipé
Des entraves de l'âme.
Un animal avec un cerveau.

Et donc
Allons
Vers la victoire !
Qui est une fois de plus
La défaite !
Une paix
Qui trahira encore
Ces hommes silencieux,
Les morts.

Écrit le 17 août 1942 à Tao House, Danville, Californie

Eugene O'Neill

Texte français Françoise du Chaxel

Extrait de *Poems 1912-1924*, Donald Gallup ed.,
Jonathan Cape Ltd, London, 1980